Toutes trois d'autre part ont ce caractère commun d'avoir été des êtres de passion pure. Patriciennes ou bourgeoises, elles ont les mêmes âmes, ardentes et passionnées. Et pour deux d'entre elles tout au moins on peut dire que par delà les règles et les conventions sociales ou morales, le cœur les mène...

Le XIXe siècle avec la vierge au Manchy de Leconte de Lisle, avec la Nyssia aux yeux bleus de Léon Dierx, nous offrira un autre type de créole, plus idéal, certes, plus lamartinien, plus proche d'Elvire que d'Eléonore ; mais ces dernières figures auront, il faut le reconnaître moins de vigueur et moins de relief.

Toutes du moins sont de la même famille créole ; toutes sont vêtues de cette grâce étrange et unique, attachée à la race, peut-être, puisque de nos jours encore, un poète, Baudelaire, en passant parmi vous, mesdames, vous prédisait la même glorieuse destinée :

« Si vous allez, Madame, au vrai pays de gloire,
Sur les bords de la Seine ou de la verte Loire,
Belle, digne d'orner les antiques manoirs,

Vous feriez, à l'abri des ombreuses retraites,
Germer mille sonnets dans le cœur des poètes
Que vos grands yeux rendraient plus soumis que vos noirs. »

Hippolyte Foucque

CÉLÉBRATION

du Centenaire de Leconte de Lisle

FÊTES A S^T-DENIS ET A S^T-PAUL

22 Octobre 1918

Préparation du Centenaire

Le Centenaire du grand poète a été célébré à la Réunion avec tout l'éclat désirable.

La commémoration de la date du 22 octobre 1918 avait été soigneusement préparée par l'Académie de la Réunion, le personnel de l'Instruction Publique et la Municipalité de Saint-Paul, ville natale de l'immortel créole.

M. Gautier Chef du Service de l'Instruction Publique adressa, le 1er octobre 1918 à tous les professeurs et instituteurs une circulaire par laquelle il leur recommandait de faire mieux connaître à leurs élèves, durant le mois d'octobre, le Chef des Parnassiens, et d'expliquer ses poèmes les plus célèbres.

L'Académie s'entendait avec la Municipalité de Saint-Paul pour organiser un pieux et solennel pèlerinage aux lieux qui virent s'épanouir la jeunesse du poète.

LA MATINÉE

Conférence au Lycée (Saint-Denis)

La célébration du Centenaire commença dans la matinée du 22 octobre, au Lycée Leconte de Lisle par une conférence de M Hippolyte Foucque, agrégé des lettres, professeur de première. Ce jeune maître venait d'être libéré quelques mois auparavant et avait quitté Monastir d'où il était revenu à la Réunion avec les galons de lieutenant et la croix de guerre. Nul ne pouvait mieux que lui, retracer aussi clairement, aussi élégamment la vie de son glorieux compatriote.

Nous reproduisons ci-après son remarquable discours prononcé devant les membres du conseil d'Administration, les professeurs et les élèves du Lycée.

CHERS ÉLÈVES,

La simplicité sévère et voulue de cette réunion tout intime ne doit pas vous abuser sur l'importance de la commémoration pour laquelle nous sommes aujourd'hui rassemblés. La misère glorieuse des heures que nous vivons a seule imposé la modestie de cet hommage que, pour la première fois, nous rendons au grand poète dont notre Lycée porte le nom.

En d'autres temps c'est une tout autre solennité qu'on eût donnée à la célébration de cet anniversaire. Toute la Colonie, sans doute, eût été heureuse de l'occasion offerte de réparer des torts passés — qui furent graves — et de racheter dignement la coupable indifférence avec laquelle elle reçut, il y a 24 ans, la nouvelle de la mort du plus grand de ses fils. Car l'homme qui, le 17 Juillet 1894, s'éteignait, en France, dans une silencieuse et hautaine solitude, jusqu'où savait pourtant monter l'admiration sans cesse grandissante des jeunes générations éprises d'art, est certes de tous les enfants de la terre Bourbonnaise celui qui l'honore le plus ! Non pas seulement pour s'être su créer une destinée singulière (ce qui est la façon égoïste d'honorer son pays), mais parce qu'à cette gloire il a associé son île natale d'une façon si intime et dans une mesure si large, que dans la suite des temps on ne pourra parler de LECONTE de LISLE

sans parler de Bourbon. Et il n'est pas téméraire d'assurer que toute histoire de notre XIXme siècle littéraire lui réservera parmi les plus éminents une place d'honneur, s'il est vrai qu'il n'est pas de plus sûre garantie d'immortalité que d'attacher indissolublement son nom à l'ensemble des conceptions d'une époque — quelque transitoires d'ailleurs que soient ces conceptions elles-mêmes.

Et j'aurai rempli, je l'espère, la lourde tâche d'honneur qui m'est aujourd'hui confiée, si je puis vous montrer que LECONTE de LISLE s'est acquis définitivement ce titre d'avoir été, en poésie, le représentant de tout un moment de l'évolution de la pensée française ; que d'autre part il a exprimé les idées de son temps et quelques unes des idées éternelles de l'humanité avec un tel souci d'art que nous pouvons considérer que son œuvre durera tant que subsistera chez les hommes le goût des belles formes ; qu'il se dégage enfin de ses poèmes, pour vous, écoliers créoles, de telles leçons, que c'était le moins que nous pûssions faire que de nous réunir aujourd'hui pour communier ensemble dans l'admiration de son génie.

* * *

Il naquit, vous le savez, à St-Paul, rue St-Louis, non loin de cette chaussée « plantée de tamarins et de bois noirs à touffes blanches » qu'il a immortalisée dans le *Manchy* ; c'était du temps que la ville, riche et voluptueuse, allongée au pied de la montagne, déclinait déjà lentement, entre sa rade désertée et l'eau verte de son étang, vers ce lourd sommeil qui délabre les cités quand les abandonne l'activité humaine.

Son enfance s'égaya sous les ombrages de la ville ; rêva au creux des ravines ou sur le sable brun de la plage ; s'alanguit à l'écoute des voix jeunes et musicales ; se parfuma impérissablement d'émotion tendre et profonde, dans la fraîcheur des dimanches, quand passaient, au pas rythmé des télingas, les manchys de rotin qui portaient mollement de la montagne à la grand-messe « les beaux yeux de sombre améthyste ». Mais aussi elle s'enveloppa de solitude méditative dans la demeure paternelle « des hauts », sur l' « habitation » où la vie était patriarcale et simple, mais assombrie, pour une âme sensible, par la vue des injustes misères et des révoltantes cruautés que crée l'esclavage. Que ce fût au quartier ou sur la colline, d'ailleurs, la grande modeleuse de cette âme de poète, durant ces divines années de

l'enfance, ce fut la Nature créole. Surabondante de vie et de richesse, tour à tour écrasante de puissance et merveilleuse de grâce délicate, elle est impérieuse à dominer les jeunes sensibilités ; à ce futur poète, en même temps qu'elle impose le culte de sa Force sereine et éternelle, elle est la révélatrice du sentiment de la Beauté : c'est en se posant sur ses formes souples que son regard sentit le charme des lignes pures ; c'est en écoutant son innombrable harmonie que son oreille acquit le sens des rythmes larges et mélodieux... Chant de la mer indienne, soupirs des bois onduleux, sifflet des bengalis dans les palmes, clairs tintements des ruisseaux au penchant des collines, vous toutes, ô voix pieuses de son île ; et vous « ô lumière, ô fraicheur des monts calmes et bleus », midis brûlants endormis sur la plaine, miroitements des flots illuminés, parfums pénétrants des nuits chaudes, vous abreuvez d'un amour immense et religieux cet enfant attentif dont les impressions sont encore confuses et presque inconscientes, mais qui vous accueille si avidement qu'au cours des années futures, quand le spectacle de la vie le repliera sur ses souvenirs, au plus profond de son cœur « vous vivrez, vous chanterez, vous palpiterez encor,

Saintes réalités dans vos horizons d'or ! (1)

Pour le moment, vous êtes si mollement caressante, ô Nature, qu'il s'imprègne d'une indolence voluptueuse et élégiaque qui ne laisse pas d'être banale et un peu inquiétante ; les essais poétiques, dont il couvre ses cahiers d'écolier ou qu'il adresse à des amis de son âge, sont d'une émotion sincère, mais, sauf quelques vers heureux, ils révèlent une sensibilité de romance et une gaucherie d'expression qui ne tirent leur saveur que du contraste surprenant qu'elles forment avec l'œuvre de sa maturité.

En son intelligence, l'éducation d'un père philosophe à l'esprit un peu étroit, et républicain entiché de ROUSSEAU et des Encyclopédistes, éveilla de bonne heure la curiosité des problèmes religieux et sociaux ; c'est de science et de religion que parlent ces jeunes garçons St-Paulois quand ils se réunissent, le soir, sur la grève pour « fumer des cigares » et échanger leurs rêves d'avenir en face de l'Océan attirant comme un mirage ! Grâce aussi aux lectures des romantiques, le désir de la France, de la vie intellectuelle de là-bas fouetta heureusement vers la seizième année, d'un

(1) *L'Aurore*. Poèmes barbares

juvénile enthousiasme ce jeune homme qui s'alanguissait, et quand, en Mars 1837, LECONTE de LISLE s'embarqua à destination de la Bretagne, il pleura certes son pays, si doux à sa jeunesse sentimentale, mais ce fut sans faiblesse déprimante et sans arrière pensée qu'il dit adieu à son île, dans un don complet de sa vie à la France.

Mais la France à mes yeux fait parler l'avenir,
Oh ! ma vie est pour elle ! à toi mon souvenir

* * *

A Dinan d'abord, puis à Rennes, ce fut, pendant six années, une période trouble de recherche inquiète et de perplexité. Avec des alternatives de travail acharné et d'amusements volontaires, d'activité fébrile et d'indécise flânerie, l'adolescent se forme lentement, et tâche à se modeler un moi original ; il cherche. Dans la vie pratique, il hésite sur la voie à suivre, rompt avec un milieu qui lui semble étriqué et borné ; rêve un moment de gloire littéraire tôt acquise, croit y toucher même ; puis se replie en une tristesse désabusée, refusant de croire en soi-même, désespérant de ses capacités. Dans le monde de la pensée, même fluctuation : la fréquentation de la jeunesse intellectuelle et catholique de Bretagne, la lecture de LAMENNAIS, qui devient un moment pour lui le « maître vénéré », l'imprègne d'un spiritualisme chrétien et libéral qui ne va pas jusqu'à l'adhésion complète au dogme catholique, assez profond cependant pour le pénétrer d'ardente religiosité chrétienne.

En 1840, il fonde avec quelques camarades une revue : *la Variété*. Elle ne dure qu'un an. Les grands romantiques, GOETHE, LAMARTINE, BARBIER, VIGNY, George SAND et surtout Victor HUGO, qu'il lit assidûment, le captivent tour à tour et laissent tous sur sa pensée des traces durables. Des études médicales et scientifiques, entreprises d'enthousiasme, entrecoupent d'ennuyeuses études de droit qui ne sont que péniblement menées à bonne fin.

Les seuls goûts vraiment constants, jamais démentis, qu'il manifeste pendant cette période, ce sont le culte du Beau et l'amour des Vers. Il en écrit toujours, et beaucoup, au désespoir de ses parents qui y voient la preuve évidente d'un inquiétant manque de sens pratique. Lui, ne fait qu'y gagner ; à mesure que les années s'écoulent, son vers est meilleur

plus précis, d'une sonorité plus pleine et plus sûre, il tend vers une perfection qui pourtant n'est pas encore atteinte en 1843.

* * *

Il est bon et toujours souhaitable qu'à ce moment de trouble, qu'à cette heure décisive où l'adolescent se fait homme, il puisse venir se retremper dans le milieu qui l'a premièrement formé, reprendre contact avec son pays, s'assurer, si je puis dire, du sens de sa terre et de sa race. LECONTE de LISLE eut ce bonheur, assez rare pour ceux de chez nous. Aussi le séjour de deux années qu'il fit à Bourbon de 1843 à 1845 est-il de grande importance dans sa carrière : c'est la halte avant le grand effort ; c'est le recueillement solitaire avant la course à la mêlée. Dans la calme monotonie de la vie de St-Denis (où il exerce le moins possible le métier d'avocat), dans cette solitude morale et intellectuelle que ses lettres d'alors montrent si pesante pour lui qu'il compte les jours, les heures et les minutes, sa pensée s'organise, s'élargit et s'épure. A vivre seulement avec ses « livres, son cœur et sa tête » selon sa propre expression, il précise ses idées sur le monde, sur l'homme et sur Dieu.

C'est bien à cette époque, en effet, qu'il faut, semble-t-il, placer la grande péripétie de sa vie intérieure : je veux dire la détermination de l'attitude définitive de sa pensée en face du christianisme. La rupture se fait, complète. Christianisme et catholicisme n'ont plus désormais pour lui que la valeur historique qu'ont tous les autres cultes qu'a enfantés l'humanité à travers les âges. L'idée même qu'il se fait de Dieu évolue, et nous voyons se formuler sous sa plume cette conception panthéistique de la Divinité « âme universelle » dont nous sommes « une des manifestations éternelles », conception qui sera celle de Renan et que le poète aimera retrouver bientôt dans l'ancienne philosophie hindoue. Il reste d'ailleurs profondément spiritualiste, mais l'intelligence prend décidément le pas sur le cœur : tout amour chez lui ne sera plus qu' « intellectuel ». Et c'est de son intimité avec cette nature « qui a bercé sa jeunesse entre ses bras sublimes » que datera cette évolution qui peu à peu détache son cœur de l'amour des hommes pour le retourner tout entier vers l'amour de la nature d'abord, de l'Humanité ensuite dans ce qu'elle a de plus large, de

l'homme collectif. C'est ainsi qu'il obéit de plus en plus (dans le domaine spéculatif de la pensée en attendant que lui soit ouverte une autre carrière) aux tendances socialistes et démocratiques qui ne s'étaient encore que confusément et timidement manifestées durant son séjour en Bretagne.

Aussi quand le journal *La Démocratie Pacifique* lui ouvrit de Paris l'accès de ses colonnes pour y collaborer à la propagande fourriériste et phalanstérienne, c'est avec l'espoir enthousiaste de tracer le « dogme de la foi nouvelle » de faire une œuvre sociale féconde, qu'il quitta sans regret l'île où sa pensée avait accompli une dure mais salutaire retraite.

* * *

En ces années là, par toute la France, un grand mouvement de foi généreuse et utopique emportait les esprits. Les hautes intelligences, comme la masse du peuple, croyaient que la science et le progrès industriels allaient, dans un avenir tout proche, assurer à l'humanité libérée des anciens jougs une ère de prospérité et de bonheur d'où seraient définitivement bannies les misères morales et sociales. Des hommes d'Etat, des poètes, — un LAMARTINE unissait même en lui ces deux qualités, — des hommes de science, des philosophes, des illuminés aussi propageaient ardemment des idées fécondes mêlées à de naïves rêveries. Dans une monarchie qui sombrait faute de prestige, en face d'une église que ses attaches aux partis conservateurs faisaient considérer comme l'ennemie irréconciliable du progrès, un positivisme scientifique et politique entraînait la France vers la République entrevue. LECONTE de LISLE était tout prêt, vous l'avez vu, à prendre sa place dans ce grand mouvement ; et, de fait, les lettres et les vers écrits en ces années 1846, 1847, 1848, nous le montrent croyant avec ferveur à une destinée heureuse réservée à l'humanité dans un nouvel âge d'or dont il voyait luire l'aurore :

« Nous sommes tous, s'écriait-il, dans une belle mais confuse ivresse verbale, nous sommes tous phalanstériens, nous qui croyons aux destinées meilleures de l'homme et qui confessons la bonté de Dieu, artistes et hommes de science, nous tous qui savons que l'art et la science sont en Dieu et que le beau et le bien sont aussi le vrai ! »

Lettre à BENEZIT, citée par ELSENBERG (1) page 62).
Et en vers :

C'est que le temps approche où la terre plus belle
Donnera plus de fleurs à des printemps moins courts ;
Où le divin amour, fils de la foi nouvelle,
De l'Eden oublié nous rendra les beaux jours. . .

Des siècles de l'erreur déjà la nuit s'achève,
Aux clartés du matin le ciel sourit encore,
Et les premiers rayons de l'aube qui se lève
Eclairent devant nous un nouvel âge d'or. . .

Cité par LEBLOND, page 186.

Les nouvelles et les articles publiés vers les mêmes dates dans la *Démocratie Pacifique* révèlent en lui un disciple de ROUSSEAU passionné de politique.

Aussi, quand éclate la Révolution de 1848, notre poète est sur la brèche, en pleine action, prenant sa part de l'Abolition de l'Esclavage, en dépit de ses intérêts personnels et de la ruine de sa famille qui en est la conséquence. Il est délégué du Gouvernement en province, pour la propagande révolutionnaire !. . .

Si l'espoir avait été grand et généreux, la déconvenue fut rapide et la désillusion irréparable. L'échec des partis avancés, la stérile verbosité des chefs démocrates, le bas matérialisme du peuple, le coup d'état du 2 Décembre enfin, furent, pour tous les penseurs d'alors, la cause d'un découragement profond et d'une amertume désespérée. Ils perdirent leur foi dans le peuple (2) et tous, hommes de science, philosophes, artistes, se détournèrent du mouvement social, auquel ils ne croyaient plus, pour se réfugier dans le culte de la science. Cet âge d'or auquel ils avaient cru toucher, ils le projetèrent — soit dans un avenir si lointain qu'à peine encore ils y croyaient, — soit, comme jadis l'avait fait ROUSSEAU, dans le passé, aux temps primitifs de l'Humanité. Et sur les ruines du temps présent, seule la Science demeurait ; la Science, divinité nouvelle, intangible, reconnue de tous les hauts esprits comme la seule vraie, la seule grande, l'unique refuge qui ne réservait à ses adeptes ni désillusion, ni erreur. La génération qui arrivait alors à ma-

(1) Le sentiment religieux chez Leconte de Lisle, par Henri Elsenberg, Paris 1909.
(2) Leconte de Lisle — Lettre du 30 Avril 48, citée par Leblond, pages 229-230

turité, les RENAN, les BERTHELOT, les TAINE, les CLAUDE BERNARD, proclama ce dogme qu'à la science seule on irait demander le mot de l'énigme éternelle, que d'elle seule on tirerait désormais une philosophie, une morale, une métaphysique, et même une esthétique.

Et je ne puis pas ne pas vous dire, puisque je vous parle de ce culte nouveau qui fut celui de la pensée française pendant un demi siècle, qu'après cinquante années de travail, de discussions, de méditation, la France intellectuelle du début du XXme siècle est revenue du rêve de ses aïeux : la philosophie avec M. M. BOUTROUX et BERGSON, la science mathématique avec M. POINCARE, la critique avec M. BRUNETIERE, le roman avec M. P. BOURGET, avec même, il y a quelques mois, M. Pierre LOTI, pour ne citer que les plus grands, ont dressé en face de ce matérialisme scientiste une conception idéaliste moins étroite, à peu près généralement adoptée de la jeunesse moderne, où place a été rendue aux « données immédiates de la conscience », et à tout un ordre de phénomènes qui ne relèvent point des sciences positives. Dernièrement encore M. Victor GIRAUD (1) après avoir essayé de mesurer le chemin parcouru et d'opérer la synthèse des idées nouvelles, écrivait : « Il est désormais bien établi qu'on ne saurait tirer de la science, ou plutôt des sciences positives, une religion ni même une morale ». Et il ajoutait « Il est bien curieux d'observer que d'un commun accord entre philosophes, savants et simples écrivains, une science et une philosophie parties, voilà un demi-siècle, selon le mot de TAINE, à la conquête d'un art, d'une morale, d'une politique, d'une religion nouvelle, en reviennent tout simplement à l'art, à la morale, à la politique, à la religion traditionnelle. . . » C'est qu'aussi bien nous voici riches d'une expérience coûteuse hélas ! qui manquait à nos devanciers : l'Allemagne, mère du Scientisme, a montré au monde ce que c'est qu'un peuple qui ne croit qu'à la Science, qui ne demande qu'à elle ses principes et ses méthodes d'action, peu soucieux de la dégradation morale qu'entraîne cette discipline matérialiste. (2)

Mais ceux de 1850 n'avaient pas vécu nos heures tragiques. Ils n'avaient pas même vu encore le premier acte du drame, qui ne devait se jouer qu'une vingtaine d'années

(1) Revue des deux Mondes 1er Mars 1918
(2) cf Vict. Giraud loc. citat.

plus tard. On nageait en pleine théorie, en pleine illusion. LECONTE de LISLE ne pouvait rester étranger à ce mouvement des idées, et ce sera son titre de gloire le plus sûr d'avoir travaillé, dans la branche spéciale de l'art poétique, de concert avec cette grande génération des « Prêtres de la Science ».

Comme les autres, en effet, le poète, découragé après 1848, meurtri dans ses convictions, ne trouvant dans son incrédulité religieuse que des motifs de plus de désespérer du monde se rejeta vers la Science et vers l'Art, et, d'accord avec eux, ne voulut voir dans l'Art qu'une partie même de la Science. Rien, remarquez-le, ne devait être plus fécond ; rien aussi n'était plus original et ne répondait mieux aux aspirations du moment ; car on était las, à cette époque, des confidences larmoyantes des Romantiques (1). L'école d'Alfred de MUSSET, et MUSSET lui-même avaient rassasié le public de ces festins de pélicans qui n'étaient pas toujours assez sincères ; et c'est au nom de la Volupté et de la Douleur que LECONTE de LISLE protesta contre cet étalage éhonté, contre cette « profanation gratuite ». La violence de certaines invectives est connue, qu'il adressa à ces *Montreurs* :

Tel qu'un morne animal, meurtri, plein de poussière,
La chaîne au cou, hurlant au chaud soleil d'été,
Promène qui voudra son cœur ensanglanté
Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière.

Pour mettre un feu stérile en ton œil hébété,
Pour mendier ton rire ou ta pitié grossière,
Déchire qui voudra la robe de lumière
De la pudeur divine et de la volupté.

Dans mon orgueil muet, dans ma tombe sans gloire,
Dussé-je m'engloutir pour l'éternité noire,
Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal,

Je ne livrerai pas ma vie à tes huées,
Je ne danserai pas sur ton tréteau banal
Avec tes histrions et tes prostituées !

(Poèmes Barbares.)

Que chantera donc le poète, si ce n'est ni son ivresse ni son mal ? C'est ici que nous touchons au cœur même de la réforme de LECONTE DE LISLE, à ce qui a fait le nouveauté de sa tentative :

(1) cf Brunetière. Evolution de la Poésie Lyrique. II.

Il n'en a pas moins voulu aux Romantiques de leur ignorance systématique des progrès scientifiques de leur époque. De n'avoir jamais voulu connaître que leur âme, de se contenter d'une vague culture philosophique, ils s'attirèrent de sa part ces lignes coléreuses :

« O Poètes, éducateurs des âmes, étrangers aux premiers rudiments de la vie réelle non moins que de la vie idéale ; en proie aux dédains instinctifs de la foule comme à l'indifférence des plus intelligents ; moralistes sans principes communs, philosophes sans doctrine, rêveurs d'imitation et de parti-pris ; écrivains de hasard qui vous complaisez dans une radicale ignorance de l'homme et du monde, et dans un mépris naturel de tout travail sérieux ; race inconsistante et fanfaronne, épris de vous-même... O poètes... allez ! vous vous épuisez dans le vide et votre heure est venue .. l'époque ne vous entend plus, parce que vous l'avez importunée de vos plaintes stériles, impuissants que vous étiez à exprimer autre chose que votre propre inanité ! » (Préf. des P. A.)

En face de l'ignorant poète romantique, il dressera donc le *savant* poète nouveau. Il posera comme un dogme, en tête de ses *Poèmes Antiques* que « l'Art et la Science, longtemps séparés par suite des efforts divergents de l'intelligence, doivent tendre à s'unir étroitement, *sinon à se confondre* ». Et par un geste qui n'est pas sans coquetterie, il annonce à la première ligne : « Ce livre est recueil d'*études* ». Ce n'était, vous le voyez, rien de moins qu'une révolution dans l'histoire de la poésie française, et cette date de *1852* qui est celle de la publication des Poèmes Antiques n'est pas moins importante dans notre histoire littéraire que celle du *Génie du Christianisme* de CHATEAUBRIAND, ou celle des *Méditations* de LAMARTINE.

Un des buts en vue desquels la Science du XIXme siècle exerça le plus volontiers ses recherches, ce fut, à coup sûr, la reconstitution historique de tout ce qui fut la vie des races anciennes : idées, faits, coutumes et conceptions particulières. LECONTE DE LISLE, lui, estima que la tâche de la poésie moderne était, précisément, de faire revivre « dans les formes qui lui sont propres » ces vérités nouvellement acquises par la science. Et, comme le tour de son esprit le ramenait toujours à s'intéresser par dessus tout aux solutions apportées par les diverses civilisations qui se sont succédé sur le globe au grand problème religieux, ce furent précisément

les grandes conceptions métaphysiques et cosmogoniques de l'Humanité à travers les âges qu'il entreprit de faire revivre. Et toute son œuvre n'est pas autre chose qu'un véritable défilé dans lequel passent tour à tour, ressuscités dans leur splendeur vivante

Les grands cultes de pourpre et de gloire vêtus,

(Dies irae P. A.)

* * *

C'est d'abord l'*Inde* avec son panthéisme profond et désabusé qu'au seuil des poèmes antiques nous révèle *BHAGAVAT*:

Au pays du Gange sacré, majestueux et lent, entre « les monts sublimes »

Réside Bhagavat dont la face illumine :

Bhagavat, le dieu « jeune, pur et beau », l'être parfait en qui tout ce qui existe est renfermé, l'Essence des Essences en dehors de qui rien n'a de réalité, si ce n'est son sourire, Maya,

L'unique, l'éternelle et sainte Illusion.

Vers le dieu montent les Brahmanes, les yeux clos et « marchant aux clartés de leur cœur. » Car ils ont approfondi la vie et connu sa misère; l'amour et sa funeste ivresse, le doute, mal intérieur, passion avide, les ont tourmentés et consumés; ils ont éprouvé que le monde entier est un monde illusoire, que toute chose est « le rêve d'un rêve »; que toute agitation, toute action, toute pensée même et tout désir sont vains, éternellement. Et Ganga, la blanche déesse, leur a appris que le bonheur et la sagesse suprêmes résident dans un ascétique et total renoncement. Le but est de s'ensevelir vivant dans le « songe austère », dans le Nirvana divin, de s'anéantir dans l'Être universel, comme un fleuve en la mer.

Le vain bonheur des sens s'écoule comme l'onde,
Les voluptés d'hier reposent dans l'oubli ;
Rien qui dans le néant ne roule enseveli,
Rien qui puisse apaiser ta soif irrévocable,
O passion avide, ô doute insatiable,
Si ce n'est le plus doux et le plus beau des dieux.
Sans lui tout me consume et tout m'est odieux,
Sous les figuiers divins, le lotus à cent feuilles,
Bienheureux Bhagavat, si jamais tu m'accueilles,
Puisse-je, ô Bhagavat, chassant le doute amer,
M'ensevelir en toi comme on plonge à la mer !

Telle est, réduite au squelette, la doctrine philosophique qui, révélée à LECONTE DE LISLE par *l'Histoire du Bouddhisme indien* de BURNOUF exerça sur sa pensée une influence décisive et persistante. Au sortir de ses doutes religieux, après sa rupture avec le christianisme, il accueillit et embrassa comme une délivrance personnelle cette théorie de l'*Illusion* qui répondait si bien à son dégoût de la vie en même temps qu'à ses aspirations spiritualistes. Et jusque dans les plus personnels de ses poèmes, dans *Midi*, dans *Si l'aurore*, nous trouverons l'écho des chants des Brahmanes en route vers le Kaïlaça céleste :

Je vous salue, au bord de la tombe éternelle,
Rêve stérile, espoir aveugle, désir vain,
Mirages éclatants du mensonge divin,
Que l'heure irrésistible emporte sur son aile !

Puisqu'il n'est, par delà nos moments révolus,
Que l'immuable oubli de nos mille chimères,
A quoi bon se troubler des choses éphémères ?
A quoi bon le souci d'être ou de n'être plus ?...

(Si l'aurore P. T.)

Après l'Inde contemplative, en proie au Nirvanâ, dans sa nature écrasante, voici *La Grèce*, terre de dilection où vinrent se concilier et se fondre et le bonheur de la vie selon la Nature, et la beauté de la vie selon la Raison ; la Grèce, moment unique de l'histoire du monde :

Sous le ciel indulgent, sur une terre aux lignes pures caressée du « tiède cristal » des ondes, vit un peuple libre à qui il fut une fois donné de réaliser ce rêve de vie heureuse vers lequel le poète désabusé tournera toujours son regard envieux: souples, vêtues de jeunesse et de grâce élégante, voici THYONE et KLYTIE les pures vierges chasseresses, symboles de l'humanité sans joug, et sans tache ; GLAUCE, qui refusa d'enchaîner d'amours efféminées

« la force et la fierté de ses jeunes années » ;

et THESTYLIS dont

« nul baiser n'a jamais brûlé la belle bouche. »

Oh ! ces vierges d'Hellas !...

« Le sein libre à demi du lin qui les protège,
Une lumière au cœur et l'innocence aux yeux,
Et la robe agrafée à leurs genoux de neige
Elles allaient, sans peur des hommes ni des dieux ! »

Voici Hélène aux pieds d'argent, fleur de l'Hellade, personnification éternelle de l'éternelle Beauté. Voici les héros et les demi-dieux, et les centaures, et les faunes agiles sur la mousse, et les nymphes aux pieds nus dansant « légères auprès des fontaines rapides », et Pan aux pieds de chèvre « aux clartés de la lune emportant sa proie »... Figés dans ces poèmes comme en un blanc parthénon, sous une forme éternelle, dans l'énergique beauté de leurs gestes de marbre, les voici tous, les Dieux aimables, fils riants et beaux d'une imagination heureuse, rêves divins d'esprits sans peur et sans douleur : IAKKOS, KYPRIS, APOLLON, HERACLES, KYBELE... O rêve évanoui... O beauté perdue... Et quand nous fermons le livre, c'est à toi que nous songeons avec mélancolie, ô sage et savante HYPATIE, Antigone fervente de ces dieux exilés :

O vierge qui d'un pan de ta robe pieuse
Couvris la tombe auguste où s'endormaient tes dieux ,
De leur culte éclipsé prêtresse harmonieuse,
Chaste et dernier rayon détaché de leurs cieux !...

Debout, dans ta pâleur, sous les sacrés portiques,
Que des peuples ingrats abandonnait l'essaim,
Pythonisse enchaînée aux trépieds prophétiques,
Les immortels trahis palpitaient dans ton sein.

Tu les voyais passer dans la nue enflammée !
De science et d'amour ils t'abreuvaient encor,
Et la terre écoutait, de ton rêve charmée,
Chanter l'abeille attique entre tes lèvres d'or !...

Dors, ô blanche victime en notre âme profonde
Dans ton linceul de vierge et ceinte de lotos !
Dors ! l'impure laideur est la reine du monde,
Et nous avons perdu le chemin de Paros !...

(Hypatie. P. A.)

Avec les *Poèmes Barbares*, parus en 1862, voici venir l'Antiquité biblique. Toute une humanité primitive écrasée sous la malédiction d'IAVEH, le dieu jaloux, despote et sanguinaire, se plaisant à la souffrance et aux holocaustes, en face de qui se dresse le grand Vengeur QAIN, le Maudit et le Révolté ; monde dur et violent, que baigne d'une sévère beauté la sérénité « terrible de la Force et de la Liberté », mais sur lequel flotte le regret d'Eden, et où résonnent à jamais les blasphèmes de l'éternel Condamné :

Je resterai debout ! Et du soir à l'aurore,
Et de l'aube à la nuit, jamais je ne tairai
L'infatigable cri d'un cœur désespéré !
La soif de la Justice, ô Khéroub, me dévore ;
Ecrase-moi, sinon jamais je ne ploirai !

Dieu de la foudre, Dieu des vents, Dieu des armées
Qui roules au désert les sables étouffants,
Qui te plais aux sanglots d'agonie, et défends
La pitié, Dieu qui fais aux mères affamées
Monstrueuses, manger la chair de leurs enfants !

Dieu triste, Dieu jaloux qui dérobe ta face,
Dieu qui mentais disant que ton œuvre était bon,
Mon souffle, ô pétrisseur de l'antique limon,
Un jour redressera ta victime vivace.
Tu lui diras : « Adore ! » : Elle répondra : « Non » !

(Qaïn P. B.)

Puis s'ouvre la série des civilisations du Nord, scandinave, finnoise et celtique, avec leurs théogonies étranges, leurs mythes nébuleux comme leurs paysages sous leurs cieux neigeux et muets : les Nornes fatidiques et graves, plus vieilles que le monde, règnent sur ce monde froid et gravent de leurs ongles bleus, sur le cuivre dur, les destins des hommes et des dieux. Le sombre YMER leur fait cortège, avec le noir SURTUR et les Nains « hideux vêtus de rouges chevelures » et les Elfes joyeux qui dansent sur la plaine... Mais, haletants et courbés sur leurs harpes de pierre, les Runoïas tremblants chantent le chant suprême avant de s'enfoncer dans l'exil de l'espace sublime :

O neiges qui tombez du ciel inépuisable,
Houles des hautes mers qui blanchissez le sable,
Vents qui tourbillonnez sur les caps, dans les bois
Et qui multipliez en lamentables voix,
Par delà l'horizon des steppes infinies,
Le retentissement des mornes harmonies...
Loups qui hurlez, élans aux courses vagabondes,
Et vous, brouillards d'hiver, et vous brèves clartés,
Qui flamboyez une heure au front d'or des Etés,
. . . . . .
Monde que j'ai conçu, dis-moi s'il faut mourir !...

(Le Runoïa. P. B.)

Car voici qu'est venu le dernier-né des Dieux, le blond Nazaréen, « fantôme douloureux » aux longs cheveux mêlés d'épines. L'incrédulité du poète a gardé du moins le respect des

« divines douleurs » du CHRIST — et lui a reconnu cette immortalité d'avoir laissé tomber sur le monde la consolation éternellement nécessaire à ses pleurs éternels :

« Car tu sièges auprès de tes Egaux antiques
Sous tes longs cheveux roux, dans ton ciel chaste et bleu ;
Les âmes en essaims des colombes mystiques
Vont boire la rosée à tes lèvres de Dieu !

Et comme aux jours altiers de la Force romaine,
Comme au déclin d'un siècle aveugle et révolté,
Tu n'auras pas menti, tant que la race humaine
Pleurera dans le Temps et dans l'Eternité !

(Le Nazaréen. P. B.)

Ce que contient cette œuvre, c'est donc bien toute l'épopée de l'esprit humain à travers les âges, dans ce qu'elle a de plus noble et de plus tragique, puisqu'il s'agit là de sa lutte, qui dure encore, contre l'inconnu.

Mais que dis-je ? Voici même que ce cadre est dépassé et que ce n'est pas seulement l'humanité que nous voyons penser et souffrir dans les temps, mais tout ce qu'anime cet on ne sait quoi qu'on nomme la Vie, tout ce qui palpite dans l'immense univers, tout ce qui constitue une partie de ce grand Tout qu'est la Nature ! Voici que les Animaux viennent prendre dans ce cadre la place qui leur revient légitimement : et non plus comme ennemis ou serviteurs de l'homme, non plus *en fonction* de l'humanité, mais au même titre que nous, comme représentant par leurs instincts aveugles et violents la vie de la nature et ses grandes forces créatrices. Que ce soit la Faim Sacrée qui les pousse, ou le Désir, maître de toutes choses, le poète suivra d'un œil songeur le travail de ces énergies : voilà la valeur intime de ces poèmes connus qu'on cite d'ordinaire seulement comme des pièces descriptives, en s'extasiant sur la virtuosité du poète à rendre des attitudes ou des mouvements, — mais qui, vous le voyez, ne sont pas moins remarquables par la pensée profonde qui y est enclose. (1) Parfois en effet, telle page, plus nettement révélatrice, nous avertit clairement que le poète écoute gravement, dans « ces formes immondes » bégayer nos propres douleurs, peut-être nos propres pensées... Vous connaissez cette pièce des *Hurleurs*, si étrange à cet égard ? La lune blafarde laisse tomber « son reflet sépulcral sur l'Océan polaire » — et sur la plage aride parmi des ossements, de maigres chiens

(1) Les Eléphants, le Sommeil du Condor, La Panthère noire, Les Jungles, Le Jaguar, Sacra fames etc.

Se lamentaient, poussant des hurlements lugubres.

La queue en cercle sous leurs ventres palpitants,
L'œil dilaté, tremblant sur leurs pattes fébriles,
Accroupis ça et là, tous hurlaient, immobiles,
Et d'un frisson rapide agités par instants. . . .

Devant la lune errante aux livides clartés,
Quelle angoisse inconnue, au bord des noires ondes,
Faisait pleurer une âme en vos formes immondes ?
Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés ?

Je ne sais ; mais, ô chiens qui hurliez sur les plages,
Après tant de soleils qui ne reviendront plus,
J'entends toujours, du fond de mon passé confus,
Le cri désespéré de vos douleurs sauvages !

(Poèmes Barbares)

L'Epopée du Monde, voilà donc ce qu'a écrit ce poète ! Et si vous songez que la Légende des Siècles de Victor HUGO ne parut qu'en 1859, sept ans après les *Poèmes Antiques*, nous sommes bien obligés de proclamer avec M. BRUNETIERE « qu'on ne peut mieux définir la part propre de LECONTE DE LISLE dans l'évolution de la poésie contemporaine qu'en disant qu'il y a réintégré le sens de l'épopée ». Tout le souffle épique, disparu de la poésie française depuis des siècles, y rentrait tout d'un coup, — et souverainement, — car à cette réforme radicale de *l'inspiration* poétique s'ajoutait une réforme non moins importante, et non moins radicale de la *forme* poétique.

Les Romantiques n'avaient jamais été très difficiles sous ce rapport, si l'on excepte Victor HUGO. Et vers 1850 public et artistes n'étaient rien moins qu'exigeants... La souveraine négligence d'un LAMARTINE sûr de son génie servait de prétexte aux incapacités, et MUSSET n'avait-il pas fini par proclamer

Vive le mélodrame où Margot a pleuré ?

Contre une telle décadence LECONTE DE LISLE s'éleva hautement, réclamant de l'artiste, comme premier devoir, le souci et le respect de son art. Réaliser de la beauté par un contrôle sévère de la langue, du style, de la versification, voilà ce qu'en l'absence de Victor HUGO exilé LECONTE DE LISLE vint rappeler avec fermeté à une génération qui avait besoin de cet avertissement. Lui-même donna l'exemple de ce qu'il fallait faire ; avec quelle maîtrise vous le savez ! Cette forme large et précise, aux contours d'une netteté ferme et éclatante, qui est la sienne propre n'a pas d'équivalente dans notre

XIXe siècle. Les épithètes de « marmoréens », de « sculpturaux », de « plastiques », de « métalliques », de « fulgurants » sont devenues des banalités pour caractériser ces vers.

J'aime mieux, pour vous faire sentir leur valeur artistique et évocatrice, vous rappeler certaines de ces descriptions d'un dessin impeccable : Trop longue pour que je vous la lise, est la Rentrée des Forts dans QAÏN, large fresque d'une puissante splendeur, la plus belle peut-être qui soit dans toute l'œuvre de LECONTE DE LISLE !

Mais voici un bas-relief antique : HERACLES reçoit le choc du taureau PHAETON :

Mais, ferme sur ses pieds, tel qu'une antique borne,
Le héros, d'une main, le saisit par la corne,
Et sans rompre d'un pas, il lui ploya le col,
Meurtrissant ses naseaux furieux dans le sol ;
Et les bergers en foule autour du fils d'Alkmène
Stupéfaits, admiraient sa vigueur surhumaine,
Tandis que, blancs dompteurs de ce soudain péril,
De grands muscles raidis gonflaient son bras viril.

Et voici une statue égyptienne quasi photographiée :

KHONS, tranquille et parfait, le roi des dieux thébains
Est assis gravement dans sa barque dorée ;
Le col roide, l'œil fixe et l'épaule carrée,
Sur ses genoux aigus il allonge les mains.

(Neferou — Ra. P. B.)

D'autres fois la touche est plus fine, et l'éclat plus discret, mais le tableau n'en est que plus charmant : Voyez passer EPIPHANIE

Elle passe, tranquille, en un rêve divin,
Sur le bord du plus frais de tes lacs, ô Norvège,
Le sang rose et subtil qui dore son col fin,
Est doux comme un rayon de l'aube sur la neige.

Par ces courts exemples (car je n'ai pas le temps de m'arrêter à des « paysages » qui sont dans toutes les mémoires, et qu'il faudrait tous citer, car le poète a tout vu et tout décrit ; je vous renvoie sur ce point au si savant et si juste discours que notre maître M. MAGNIN prononça devant vos ainés à la distribution des prix de 1904 (1) ; Par ces courts exemples, dis-je, vous saisissez un des caractères dominants de cette poésie, caractère qui est la conséquence directe de

(1) La Poésie descriptive. Evolution du genre d'Homère à Leconte de Lisle, discours prononcé le 23 août 1904, par A. Magnin.

la conception scientifique de la poésie que vous avez vue qui fut celle de notre poète : je veux dire *l'Impersonnalité*. Jusqu'à lui un paysage avait toujours plus ou moins été, en littérature et surtout en poésie, un « état d'âme » ; les objets extérieurs, animés par le poète de sentiments sympathiques ou hostiles, n'existaient et ne prenaient de valeur que par rapport à l'homme. Avec LECONTE DE LISLE, au contraire, la description se fait strictement objective : l'auteur, l'homme, s'efface devant l'artiste qui, indifférent au charme des objets, « tente de n'être que la lentille de cristal qui laisse passer l'image sans déformation dans sa netteté pure et lumineuse » (A. MAGNIN). Bien plus, quand il s'agira, non de paysage, mais d'idées et de sentiments humains, il devra garder cette même attitude qui est celle du savant devant un phénomène ou de l'historien devant les faits généraux. La Science considère l'individu comme « un accident négligeable » ; la poésie fera de même.

Mais ai-je besoin de vous redire ici, après tant d'autres qu'il ne faut point confondre *impersonnalité* et *impassibilité* ? qu'il faut laisser ce dernier terme à ceux qui n'ont pas lu LECONTE DE LISLE, car si personne n'a été plus « impersonnel » que lui, personne, non plus n'a été plus délicatement et plus profondément sensible. Les plus larges vibrations de l'âme humaine dans tous les temps, ainsi que les plus intimes souffrances de notre âge ont trouvé en lui un chantre attendri et ému. Certes, pas d'accents individuels ; pas de pleurs ; pas de plaintes vaines sur une destinée particulière qui n'est à tout prendre ni plus heureuse ni plus malheureuse qu'une autre, mais le sourd gémissement de cette longue et lourde et grave douleur de tout ce qui vit dans le temps et dans l'espace. Croyez-vous d'ailleurs qu'on puisse faire l'histoire de la souffrance humaine sans en souffrir aussi ?

Sombre douleur de l'homme, ô voix triste et profonde,
Plus forte que les bruits innombrables du monde,
Cri de l'âme, sanglot du cœur supplicié,
Qui t'entend sans frémir d'amour et de pitié ? . . .

(BHAGAVAT)

Tous les sentiments dont ont vibré ses héros dans les âges passés, il les a éprouvés à son tour, non moins tragiques pour être rétrospectifs, non moins modernes pour dater de milliers d'années : car ils ont tous souffert de ce grand mal métaphysique qui est encore le nôtre. La Science nous a en-

levé les « transports sacrés » des âges de foi, mais loin d'apporter la solution définitive et apaisante, elle laisse subsister dans nos âmes deux sentiments contradictoires qui la déchirent : le désir et le besoin de l'immortalité, et la certitude de notre néant.

Mais nous, nous, consumés d'une impossible envie,
En proie au mal de croire et d'aimer sans retour,
Répondez, jours nouveaux nous rendrez-vous la vie ?
Dites, ô jours anciens, nous rendrez-vous l'amour ?
. . . . . .
Ah ! c'est assez saigner sous le bandeau d'épines
Et pousser un sanglot sans fin comme la mer.
Oui le mal éternel est dans sa plénitude !

Et si ces hypothèses de science sont vraies, s'il est établi que le monde est une suite indéfinie de phénomènes, que nous passons comme les choses, quelle angoisse est donc la nôtre de méditer sur le passé irrémédiable et sur la vanité de demain ?

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?
(Illus. suprême)

Et ailleurs :

Vertu, douleur, pensée, espérance, remords,
Amour qui traversais l'univers d'un coup d'aile,
Qu'êtes-vous devenus ? L'âme, qu'a-t-on fait d'elle ?
Qu'a-t-on fait de l'esprit silencieux des morts ?
(La dernière Vision P. B)

« Des yeux de poète ouverts sur des hypothèses de science, a dit M. Paul BOURGET, telle est la genèse de ces poèmes » (1). Telle est aussi la source d'où découle l'émotion intense qui emplit cette poésie où halète vraiment

Et l'angoisse d'hier et celle de demain.

Et comme le poète n'a point trouvé à ces éternels problèmes de solution plus consolante que d'espérer en le grand

(1) Bourget. Essais de psychologie contemporaine. t. II.

repos de la Mort, je ne connais pas d'œuvre où ce dernier sentiment soit traduit en des vers plus empreints d'une lassitude infinie :

O Morts, morts bienheureux, en proie aux vers avides,
Souvenez-vous plutôt de la vie, et dormez !

Ah ! dans vos lits profonds quand je pourrai descendre
Comme un forçat vieilli qui voit tomber ses fers,
Que j'aimerai sentir, libre des maux soufferts,
Ce qui fut moi rentrer dans lacommune cendre !
(Le Vent froid de la nuit P. B.)

Elles sont trop connues pour que je les rappelle, ces strophes désespérées où la profondeur tragique du sentiment n'est égalée que par la splendeur de la forme dont elle se revêt :

Soit ! la poussière humaine en proie au temps rapide,
Ses voluptés, ses pleurs, ses combats, ses remords,
Les Dieux qu'elle a conçus, et l'univers stupide
Ne valent pas la paix impassible des morts ! (.)
(Illusion suprême)

Et même s'il fallait nous transporter sur le domaine plus étroit du lyrisme personnel, il me serait aisé de vous montrer que seule la *qualité* de l'émotion qui est contenue, refoulée, pure, élevée, détachée de tout lien corporel, a fait que le public s'est mépris sur la sensibilité de LECONTE DE LISLE. Je voudrais bien savoir, par exemple, quel autre poète, fût-il des plus grands, a évoqué en des vers plus tremblants de tendresse un ancien amour immatérialisé par la mort ;

Et tu renais aussi fantôme diaphane
Qui fis battre son cœur pour la première fois,
Et, fleur cueillie avant que le soleil te fane,
Ne parfumas qu'un jour l'ombre calme des bois !

O chère Vision ! toi qui répands encore
De la plage lointaine où tu dors à jamais,
Comme un mélancolique et doux reflet d'aurore
Au fond d'un cœur obscur et glacé désormais !

Les ans n'ont pas pesé sur ta grâce immortelle,
La tombe bienheureuse a sauvé ta beauté :
Il te revoit avec tes yeux divins, et telle
Que tu lui souriais dans un monde enchanté !....
(Illus. suprême)

(1) cf aussi : P A : Dies iræ — P B : La dernière Vision — Requies. Aux Morts — L'Anathème — Solvet Sacclum — P T : Si l'aurore.

Un autre sentiment, aussi, a souvent fait éclater ce moule d'impersonnalité dont il voulut revêtir son œuvre. Je veux parler de cet *anticatholicisme* qu'il est impossible de passer sous silence quand on parle de LECONTE DE LISLE ; car il fut si profond et si violent, grandissant d'ailleurs avec les années, qu'il finit par être un des traits dominants de sa physionomie intellectuelle, au point de frapper plus que tous les autres, ceux qui l'approchaient aux derniers temps de sa vie : « Quelle est la chose qui vous frappa le plus en lui ? » demandait un journaliste à Pierre QUILLARD : et celui-ci de répondre : « Sa haine du christianisme » (1).

Longtemps il est vrai, il garda au CHRIST lui-même « victime auguste et volontaire », «vivante vertu », tout son respect, presque sa piété, (2) pour reporter toute sa colère sur l'Eglise, qui lui apparaissait comme une puissance inique et oppressive ; mais parti de l'antipapisme, il en arriva peu à peu à haïr la pensée même, toute la doctrine morale du catholicisme qu'il rendit responsable de la décadence, de la laideur, de l'avilissement du monde moderne.

Si, de ce fait, l'œuvre s'enrichit de quelques beaux vers indignés, de quelques strophes frémissantes et de fort belle venue, elle y perdit par ailleurs beaucoup : — Je ne fais pas allusion seulement à ces œuvres de prose comme le *Petit Catéchisme Républicain* et *l'Histoire Populaire du Christianisme* qui dénotent, surtout la dernière, une étroitesse de pensée, un manque de sens historique, un parti pris et une violence, parfois même une grossièreté dans l'injure qui font peu d'honneur à l'intelligence d'un LECONTE DE LISLE ; il n'aurait jamais dû descendre jusqu'à signer d'aussi plats pamphlets. Tout cela d'ailleurs est déjà mort plus qu'à demi et ne tardera pas à tomber complètement dans l'oubli. Mais je pense aussi à toute une partie des *Poèmes Barbares*, des *Poèmes Tragiques*, et des *Derniers Poèmes*. Tout ce qui, dans son œuvre, a trait à la civilisation du Moyen-Age, a été gâté par ce fait que son imagination d'anticlérical a été hantée, tyrannisée par deux visions, celle du Moine et celle de l'Enfer. L'Enfer, avec son éternité de souffrances, ses carcans de braises, ses habits de fer, ses fourches de flammes, voilà ce qu'il a surtout vu dans l'immortalité chrétienne ; et tout le

(1) Elsenberg. Le sentiment religieux chez Leconte de Lisle.
(2) Le « vil galiléen » d'Hypatie (P. A.) est une modification qui date de 1871.

Moyen-Age lui semble trembler sous cette menace que brandissent au-dessus des têtes courbées les Moines ! Les Moines *La Mort du Moine*, les *Raisons du St Père*, la *Bête écarlate*, *Le Corbeau* et bien d'autres poèmes nous le montrent affolé de colère contre eux, ne trouvant point d'assez dures épithètes pour qualifier ces

Martyrs injurieux dont le rêve hébété
Blasphème la lumière et maudit la beauté.

Et les imprécations des *Siècles Maudits* vous diront la conception unilatérale et par conséquent fausse qu'il s'est faite de toute l'humanité catholique du Moyen-Age :

Hideux siècles de foi, de lèpre et de famine
Que le reflet sanglant des bûchers illumine !
Siècles de désespoir, de peste, de haut mal !...
Siècles de haine atroce et jamais assouvie,
Siècles du goupillon, du froc, de la cagoule,
De l'estrapade et des chevalets.....
O siècles d'égorgeurs, de lâches et de brutes,
Honte de ce vieux globe et de l'Humanité,
Maudits, soyez maudits, et pour l'éternité !.... (1)

Cela n'empêche d'ailleurs pas que l'œuvre, dans son ensemble, soit l'une des plus belles de notre littérature. Aussi, tant que dura l'absence de Victor HUGO, LECONTE de LISLE fut-il « le maître incontesté de la poésie française ». Et en 1885, le poète vieillissant et jalousement enveloppé de solitude eut la satisfaction de se voir désigné par le Maître Souverain, comme héritier souhaité de son fauteuil académique. L'Assemblée lui ouvrit ses portes le 31 Mars 1887. C'était la première manifestation éclatante d'une faveur que l'élite ne lui avait jamais ménagée, mais que le grand public lui a toujours refusée. La foule l'ignore, et ne le lira jamais que très-peu ; ce qui est à regretter, — surtout pour la foule. Une pension sous l'Empire, un pupitre de bibliothécaire sous la République ont suffi à assurer une décente et fière misère à ce grand poète. Il s'en consolait, sachant que la gloire posthume est la plus sûre. Son influence en effet a été considérable, car ceux qui l'ont subie, et profondément, étaient les meilleurs parmi l'élite : pas un poète de la fin du siècle dernier, pas

(1) Sur cette question cf aussi VIANEY : Les sources de Leconte de Lisle p. 224 et suivantes.

une école poétique, même de celles qui s'opposèrent au Parnasse, qui ne doive quelque chose à la sereine majesté de son génie.

Mes chers élèves, vous aurez peut-être trouvé ces considérations un peu graves et abstraites... mais ce n'est certes pas en vous contant des anecdotes que j'aurais pu vous faire comprendre les raisons de l'immortalité de LECONTE de LISLE, pourquoi nous sommes réunis aujourd'hui, et pourquoi nous irons ce soir, aux lieux de sa naissance, manifester pieusement notre admiration toujours nouvelle.

Et pour être tout aussi sévères, elles n'en sont pas moins belles et moins accessibles à votre intelligence et à votre cœur, j'en suis sûr, les leçons que je tâcherai de vous exhorter à aller prendre auprès de ce poète sous le patronage de qui se trouve placée toute votre éducation intellectuelle. Allez à lui. Je sais bien qu'il n'est pas de ces poètes fortunés à qui il fut donné de dire : « J'aurai toujours pour moi les jeunes gens et les femmes ! » Non. Son œuvre, à la prendre dans son entier est d'une virile maturité, et, par bien des aspects, répondrait plutôt au goût de ceux qui ont passé ce que DANTE appelle « le milieu du chemin de la vie » ; mais la source est si large et si variée que tous y peuvent venir puiser.

Ne vous laissez surtout ni rebuter ni influencer par ce pessimisme si profond, si radical, qui a en quelque sorte imprégné toutes les pages qui sont sorties de sa plume. Cet immense dégoût de vivre, ces appels à la mort, les plus tragiques parce que les plus résolument désespérés de toute notre littérature, cette aspiration vers le néant, d'autant plus troublante que son expression est plus parfaite, ne sont ni ne doivent être le breuvage qui convient à des lèvres de 16 ans ! Il ne faut pas que vous soyez des pessimistes, car rares sont les âmes pour lesquelles cette doctrine n'est pas un poison. Mais il n'est pas mauvais, pourtant, que vous entendiez parfois les sévères paroles de ces sages amers qui, par tempérament ou par spéculation philosophique, sont allés jusqu'au serein dédain de nos contingences. Et la vie, quelque jour, vous révèlera qu'en face de certains optimismes béats et niais, le pessimisme, fût-il intégral, n'est pas sans une noble distinction et sans quelque vérité .. D'ailleurs je ne crois pas à ce danger. Votre jeunesse ira d'instinct vers ce qu'il y a dans cette poésie de vivant, d'encourageant pour l'action vers laquelle doit tendre votre neuve activité.

Et d'abord vous, créoles, vous y apprendrez à mieux connaître et à mieux aimer votre île natale. LECONTE de LISLE, quoi qu'on en ait dit et qu'on en dise encore, ne l'a jamais oubliée : quand il la quitta pour la première fois, ses vers gauches d'adolescent dirent sa peine vraie ; quand il sentit s'affaiblir sa vieillesse, c'est par la vision claire des paysages bourbonnais, que dans une « suprême illusion » il berça sa lassitude de vivre et sa dernière angoisse ! Souvenez-vous qu'avant de mourir il formula le souhait qu'il dormît son dernier sommeil aux bords qui l'avaient vu naître :

Dans le sable stérile où dorment tous les miens
Que ne puis-je finir le songe de ma vie !

Que ne puis-je couché sous le chiendent amer,
Chair inerte, vouée au temps qui la dévore,
M'engloutir dans la nuit qui n'aura point d'aurore
Au grondement immense et morne de la mer !...

(Si l'Aurore. P. T.)

Dans tout le cours de son œuvre, presque à chaque page l'île apparaît, tant l'auteur fut pétri, au plus intime de lui-même par la terre créole : quelque impersonnelles, quelque exactes et « scientifiques » que soient ses descriptions des pays exotiques, toujours la silhouette de Bourbon est à l'arrière plan ; toujours, dans les lignes souples des montagnes grecques, dans les sauvages perspectives des pays africains ou américains, dans les riches sous-bois hindous, vous pouvez retrouver, vous qui les connaissez, la courbe de nos montagnes, de notre mer, de nos bois, et toute l'harmonieuse nature bourbonnaise. Ailleurs, quand il fallut au poète, pour peindre l'humanité primitive, évoquer l'impérissable beauté du Paradis terrestre perdu, c'est encore à Bourbon, « éden épanoui aux vertes hauteurs », qu'il emprunta les éléments de son tableau. C'était là sa manière — (et n'est-ce pas qu'elle est la plus féconde ?) de glorifier son île natale : il en a fait un cadre pour l'expression de ses pensées philosophiques. Mais parfois aussi il l'a célébrée pour elle-même, pour sa beauté, pour son charme, et pour l'apaisement qu'il ressentait à se souvenir d'elle. Je ne crois pas m'illusionner beaucoup en vous disant que c'était alors qu'il écrivait ses plus belles pages. J'espère qu'ils chantent tous dans votre mémoire, les vers sonores du *Manchy*, de *Si l'Aurore*, du *Bernica*, de

la *Ravine St-Gilles*, du *Piton des Neiges* et surtout ceux de *l'Illusion Suprême*, si amples dans leur précision synthétique :

Rien du passé perdu qui soudain ne renaisse :
La montagne natale et les vieux tamarins,
Les chers morts qui l'aimaient au temps de sa jeunesse,
Et qui dorment, là-bas, dans les sables marins.

Sous les lilas géants où vibrent les abeilles,
Voici le vert coteau, la tranquille maison,
Les grappes de letchis et les mangues vermeilles,
Et l'oiseau bleu dans le maïs en floraison;

. . . . . .

Les cascades, en un brouillard de pierreries,
Versant du haut des rocs leur neige en éventail,
Et la brise embaumée autour des sucreries,
Et le fourmillement des Hindous au travail.

Le café rouge, par monceaux, sur l'aire sèche ;
Dans les mortiers massifs le son des calaous ;
Les grands parents assis sous la varangue fraîche,
Et les rires d'enfants à l'ombre des bambous.

Le ciel vaste où le mont dentelé se profile,
Lorsque ta pourpre ô soir, le revêt tout entier !
Et le chant triste et doux des bandes à la file
Qui s'en viennent des hauts et s'en vont au quartier !

Voici les bassins clairs entre les blocs de lave ;
Par les sentiers de la savane, vers l'enclos,
Le beuglement des bœufs bossus de Tamatave
Mêlé dans l'air sonore au murmure des flots ;

Et sur la côte au pied des dunes de Saint-Gilles,
Le long de son corail merveilleux et changeant,
Comme un essaim d'oiseaux les pirogues agiles
Trempant leur aile aiguë aux écumes d'argent !

A admirer ainsi le reflet de vos paysages familiers dans ses yeux d'artiste, vous apprendrez à les mieux *voir*, à les *sentir*, délicatement et noblement, sans attendrissement fade ; vous saurez enfin comment il faudra vous souvenir d'eux, si la vie quelque jour vous impose l'exil.

Deux écrivains créoles à qui nous devons cette fierté de constater que la seule étude biographique d'envergure qui ait été écrite sur LECONTE de LISLE est l'œuvre de compatriotes, MM. Marius et Ary LEBLOND ont écrit avec raison que

LECONTE de LISLE « nous apprend à nous souvenir », à cause de la « virilité de son émotion », parce que « maître de son cœur » il sait ressusciter le passé sans l'obscurcir ni l'affadir par l'ombre d'un «inutile regret». (1)

La *Virilité !* voilà en effet l'autre grand enseignement que vous donne son œuvre. Le spectacle de ce long et âpre combat que l'humanité à travers les siècles a mené et mène encore contre les Forces et la Destinée, n'est-il point un puissant ressort pour notre activité ? A côté de tant d'œuvres efféminées et lâches qui nous sollicitent pour assoupir notre volonté, sous prétexte de pleurer sur notre misère, ou de la consoler, la lecture de LECONTE de LISLE n'apparait-elle pas comme un chaste et salutaire exercice de pensée ? Le poète a tellement été « sensible à la beauté morale sous toutes ses formes » qu'en ces graves poèmes les nobles qualités fleurissent de toutes parts : « Les personnages des récits historiques et légendaires sont parfois des modèles de haute vertu, d'héroïsme sublime ; ces épithètes données à HIALMAR, « jeune, brave, riant, et sans flétrissures », s'appliqueraient à beaucoup d'entre eux (2). Ces héros vous donneront le goût de la vie pleine, large, développée en tous sens et harmonieusement. Et que de vertus simples, aussi, vous enseigneront les poèmes grecs ! l'attachement à la Patrie et au toit natal, l'amour pieux

Des vieux parents courbés par l'âge soucieux ;

le culte des vieillards,

Des grands vieillards drapés dans la pourpre ou la laine
Graves, majestueux, couronnés de respects....

la chasteté aussi, créatrice d'énergie :

Bienheureuse l'austère et la rude jeunesse
Qui rend un culte chaste à l'antique vertu !
Mieux qu'un guerrier de fer et d'airain revêtu,
Le jeune homme au cœur pur marche dans la sagesse.

(Hélène P. A.)

Vous y récolterez enfin toute la riche moisson que réserve à ses initiés fervents le culte de la Beauté ! La Beauté !

---

(1) Marius-Ary LEBLOND : Leconte de Lisle d'après des documents nouveaux. Paris, Mercure de France, 1906.

(2) Elsenberg. op. cit.

ç'a été l'unique religion de toute la vie de LECONTE de LISLE, et ce nom de « Prêtre du Beau » qu'on lui a donné peut rester comme son plus pur titre de gloire. Il est plus éclatant que jamais aujourd'hui, puisqu'aux bulletins de victoire des armées qui combattent « pour la spiritualité du monde » (1), nous percevons enfin l'écroulement énorme des Empires de la Force — sûr présage qu'un monde nouveau se lève sur lequel l'Esprit de Justice et de Vérité ramènera le règne de la Beauté,

Car la Beauté flamboie et tout renait en elle,
Et les Mondes encor roulent sous ses pieds blancs !
(Hypatie P. A.)

H. Foucque

De chaleureux applaudissements remercièrent M. Foucque de sa gracieuse étude, un vrai régal littéraire.

M. le Chef de l'Instruction Publique, Gautier, lui exprima la reconnaissance de tous les assistants pour son beau travail.

Un congé ayant été précédemment accordé à toute l'Administration coloniale, le Lycée se prépara à participer dignement à la manifestation de l'après-midi à Saint-Paul.

L'APRÈS-MIDI

Départ pour Saint-Paul — le voyage

A midi 30, malgré l'extrême chaleur la coquette gare de la capitale est encombrée d'une foule d'autorités, de fonctionnaires, d'élèves et de Dyonisiens quittant un instant leurs occupations pour aller porter leurs hommages à la ville natale du poète.

On remarque dans l'assistance : M. le Gouverneur Duprat, M. le Secrétaire Général Dorbritz, M. Colonna, Procureur Général p. i., M. Gautier, Chef du service de l'Instruction Publique, M. le Docteur Auber, président du Conseil Général, M. Cerisier Chef de Cabinet du Gouverneur, M. Revest, économe du Lycée Leconte de Lisle, MM. Palant, Merlo, Guignard et Planchet, délégués de l'Académie de la Réunion, M. Piat, consul d'Angleterre, M. le Capitaine Marcq, du Recrutement et M. le Capitaine Mordant, du détachement de Gendarmerie, M. Champdemerle, syndic de la Chambre des Notaires, des Membres de la Presse, des Conseillers municipaux, etc... etc... Le public féminin est aussi largement représenté.

(1) M. Barrès.

Le train quitte Saint-Denis au milieu des vœux de bonne réussite, exprimés par ceux qui ne peuvent suivre les voyageurs.

Arrêt au Port de la Pointe des Galets où l'on prend quelques notabilités, notamment le vénéré Maire de la localité, M. Saint-Ange Doxile, le doyen des maires créoles.

* * *

La réception a la Gare de Saint-Paul

A la gare de Saint-Paul, M. le Gouverneur et les invités sont reçus par l'édilité Saint-Pauloise et son chef M. Prémont qui les salue et les remercie au nom de la vieille cité qu'il représente.

La *Marseillaise* et les hymnes des Alliés, sont religieusement écoutés debout ; malgré nos premiers succès, la lutte continue toujours, en France, âpre et violente ; en cette solennité, une pieuse pensée d'encouragement et de reconnaissance s'envole vers nos glorieux défenseurs.

* * *

A la maison du poète

Puis un cortège s'organise pour un pèlerinage à la maison natale du poète.

La chaleur est intense ; les sables brûlent sous les rayons ardents du soleil des tropiques. Mais ce canicule ne rappelle à cet instant que les admirables vers de « Midi ».

Un groupe de jeunes filles, aux couleurs nationales, porte sur un cadre artistement enguirlandé de fougères et de fleurs le marbre commémoratif du centenaire.

L'ancienne demeure du poète est une maison de bois assez vaste et haute, entourée, suivant la mode créole d'un spa-

cieux jardin (1), son propriétaire actuel, M. Edmond Sauger reçoit aimablement M. le Gouverneur et sa suite.

M. Prémont, maire de Saint-Paul, prend la parole et fournit la preuve, d'après les documents officiels, que la maison de M. Sauger, fut bien celle du père de Leconte de Lisle.

Mesdames et Messieurs ,

C'est un grand honneur et un indicible plaisir pour le Maire de St-Paul de recevoir aujourd'hui, à l'occasion de la célébration du premier centenaire de Leconte de Lisle, Monsieur le Gouverneur, M. le Secrétaire Général, M. le Procureur Général, M. le Président du Conseil Général, M. le Consul de sa Majesté Britannique et les autorités du pays.

Cette fête a été organisée par la Municipalité de St-Paul avec le précieux concours de l'Académie de la Réunion. Au nom du Conseil Municipal, au nom de la population St-Pauloise, je dis à tous merci. Merci à vous surtout, Mesdames, qui avez bien voulu vous joindre à nous en cette circonstance.

La date de la naissance de Leconte de Lisle, vous le savez par la presse locale, a été l'objet de nombreuses discussions. Le désaccord règne aussi sur l'identification de la maison natale du grand poète.

Le Maire de St-Paul, détenteur des actes de l'état civil de la commune est plus qualifié que personne pour trancher ces différends.

Rassurez-vous, Mesdames et Messieurs, vous ne risquez pas de fêter aujourd'hui un faux anniversaire. Je vous demande la permission de vous lire l'acte de naissance de Leconte de Lisle pris sur le registre original.

(1) L'immeuble a été acquis depuis par la municipalité, pour en faire une école publique. Nous félicitons M. Prémont de cette heureuse initiative.

Commune de St-Paul **Ile de la Réunion**

ETAT-CIVIL

Extrait des registres des actes de naissances pour l'année mil huit cent dix huit

Le Conte de L'isle Charles Marie René

Isle de Bourbon

Mairie du quartier de Saint-Paul, du lundi neuf Novembre mil huit cent dix huit, à onze heures du matin, Acte de naissance de Charles Marie René, né en ce quartier, le vingt deux Octobre dernier, à neuf heures du soir, fils légitime du sieur Charles Marie le Conte de Lisle chirurgien domicilié en ce dit quartier Et de dame Anne Suzanne Marguerite Elisée de la Nux, son épouse ses père et mère ; le sexe de l'enfant a été reconnu être masculin par la présentation qui nous en a été faite à l'instant, en présence des sieurs Louis Auguste de la Nux âgé de quarante trois ans, et Joseph Michel Léger Dessablons, âgé de cinquante et un ans, tous deux témoins habitant domiciliés en ce dit quartier, à ce requis ; sur la réquisition à nous faite par le dit sieur Charles Marie le Conte de L'isle, présent père de l'enfant, lequel a signé avec nous ainsi que les deux témoins après lecture, dont acte.

Signé : Marie Leconte Del'isle, Michel Léger Dessablons, Louis Auguste de lanux, S. Auber.

Constaté suivant la loi, par nous Severin Auber, Maire du quartier de Saint-Paul, isle de Bourbon, remplissant les fonctions d'officier public de l'Etat-Civil, soussigné.

Signé : S. Auber

Pour Copie Conforme délivrée ce jour dix décembre mil neuf cent dix huit.

Le Maire,
A. Prémont